

ce qui doit être après lui¹... La moindre de ses douleurs n'est pas compensée par la plus grande de ses joies... Sa vie, si courte, est encore abrégée par le sommeil qui en consume la moitié, par la nuit qui, sans le sommeil, est un supplice, par l'enfance qui vit sans penser, par la vieillesse qui ne vit que pour souffrir²... par les craintes, les maladies, les infirmités... Et cette brièveté de la vie est cependant le plus grand don que la nature lui ait accordé³... Mais l'homme ainsi fait voudrait vivre davantage. Une passion d'immortalité le tourmente. Il croit à son âme et à une autre vie; il adore les mânes; il prend soin des restes de son semblable... Rêves d'enfant! il n'y aurait donc jamais de repos pour l'homme! Le plus grand bien de la vie, la mort, la mort prompte et imprévue⁴, nous serait donc ôtée, ou plutôt elle nous deviendrait plus cruelle, puisqu'elle ne ferait que nous conduire à de nouvelles douleurs. Privés du bonheur suprême qui serait de ne point naître, nous n'aurions pas la seule consolation qui puisse nous être donnée, celle de rentrer dans le néant⁵. Non, l'homme rentre au lieu d'où il est sorti. Il est après la mort ce qu'il était avant de naître. » Voilà sa consolation et son espérance.

Et Lucain à son tour, parlant comme Pline, niant la Providence et croyant que tout est conduit par le hasard, Lucain fait de la mort le bien suprême, et un bien si grand, qu'il ne devrait être accordé qu'aux hommes ver-

1. VIII, 1. Pline dit encore : « Nul animal dont la vie soit plus frêle, les désirs plus effrénés, la peur plus effarée, la rage plus furieuse. » (*Ibid.*)

2. *Id.*, VII, 51 (50).

3. Natura nihil hominibus brevitatem vitæ præstitit melius. (*Ibid.*)

4. Mortes repentinæ, hoc est summa vitæ felicitas. (*Id.*, 53) (54).

5. « Plusieurs ont prononcé que le mieux serait de ne point naître ou de rentrer à l'instant même dans le néant. » VII, 1.

tueux¹ : la mort, non parce qu'elle délivre, mais parce qu'elle assoupit la partie intelligente de l'homme; non parce qu'elle le conduit dans l'Élysée, mais parce qu'elle l'éteint dans l'apathique repos du Léthé².

Ce culte de la mort, de tous les dieux, nous dit Pline, le plus invoqué³, était en effet partout, et donnait à la volupté même quelque chose de funèbre. Le plaisir était sans passion et sans joie. On sent là cet irrémédiable abattement de l'homme, qui, comme l'Apôtre nous le dit, « dans son désespoir, se livre à l'impureté⁴, » moins pour se satisfaire, que pour s'éteindre. Voilà pourquoi l'homme creusait sans cesse cet abîme de dépravation dans lequel il se plongeait; et le vice était pour lui comme une sorte de suicide de l'âme.

Mais le suicide de l'âme n'est pas loin du suicide du corps, et nous touchons en ce moment à la grande conclusion pratique de cette déplorable morale. Si la mort est le suprême bien, pourquoi ne pas se hâter vers la mort? Aussi Pline considère-t-il le suicide comme la seule consolation de l'homme, et plaint la divinité qui en est privée. Lucain, conséquent à sa pensée, fait de cet acte de désespoir le comble de la vertu, et ne se délecte nulle part,

1. Mors utinam pavidos vitæ subducere nolles.
Sed virtus te sola daret.

(*Phars.*, IV.)

2. V. le guerrier ressuscité par la sorcière thessalienne :

Ah! miser extremum cui mortis munus iniquæ
Eriptur, non posse mori.....!
Sit tanti vixisse iterum; nec verba, nec herbæ
Audebunt longæ somnum tibi rumpere Lethes
A me morte datâ.

(*Ibid.*, VI.)

3. Totièsv invocata morte, ut nullum frequentius sit votum. (Pline, *ibid.*, 51 (50).

4. Desperantes tradiderunt se immunditiæ. *Ephes.* IV, 19.

comme à peindre des frénétiques qui, s'étant conviés aux douceurs d'un mutuel assassinat¹, reçoivent des coups d'épée avec bonheur et les rendent avec reconnaissance. Le suicide sera donc le plus grand remède, et au désespoir du pauvre, et à l'inquiétude du proscrit, et à la satiété du riche. Apicius, ayant dépensé cent millions de sesterces pour sa table, fait ses comptes, reconnaît qu'il ne lui en reste plus guère que dix millions et se tue². Le gladiateur que l'on mène au Cirque dans un chariot, passe de propos délibéré sa tête entre les rayons de la roue, dont le mouvement la tord et la brise³; l'homme du peuple qui n'a plus de pain va sur le pont Fabricius, s'enveloppe la tête et se jette dans le Tibre⁴.

Les proscriptions poussaient merveilleusement sur cette pente. On s'est tué, dit Sénèque, par peur de la mort⁵. On a envié, admiré, glorifié ceux qui faisaient fraude de leur corps aux tyrans. Pendant que Crémutius Cordus, accusé sous Tibère, se laissait périr par la faim, il y avait une joie publique de voir cette proie arrachée à la gueule de ces loups dévorants, les délateurs⁶.

Ces exemples accoutumaient si bien à la mort, qu'on se tuait par ennui, par désœuvrement, par mode. Sénèque parle de « ces raffinements d'hommes blasés qu'on porte dans la mort⁷. » Et ailleurs, comme s'il voulait peindre les Werther modernes : « Il y a une étrange manie, un ca-

1.Et eum, cui vulnera prima
Debebat, grato moriens interfecit ictu...

2. Sénèque, *ad Helviam*, 10. Martial, III, 22. Dion, LVII, 19. M. Gavius Apicius, qui vivait sous Auguste ou Tibère.

3. Senec., *Ep.* 70.

4. Horace, III, *Sat.* II, v. 36.

5. *Ep.* 23, 70.

6. *Ad Marciam consolatio*, 22.

7. Fastidiosè mori... (*Ep.* 70.)

price de la mort, une inclination étourdie vers le suicide, qui, tout aussi bien qu'aux braves, prend parfois aux lâches : les uns se tuent par mépris, les autres par lassitude de la vie. Chez plusieurs, il y a satiété de voir et de faire toujours les mêmes choses; non pas haine, mais dégoût de l'existence : « Quelle fin à tout cela? Se réveiller, dor-
« mir, avoir froid, avoir chaud, rien ne finit; le même
« cercle tourne et revient toujours. La nuit après le jour;
« l'été amène l'automne, puis l'hiver, puis le printemps;
« toujours de même! Tout passe pour revenir. Rien de
« nouveau! » — On succombe à cette manie, et beaucoup d'hommes se tuent, « non que la vie leur soit dure, mais parce qu'ils ont trop de la vie¹. »

Enfin, le suicide est un parti que l'on discute, que l'on raisonne, il y a plus, que l'on ose conseiller. Les exemples ne sont pas rares de délibérations entre amis qui aboutissent à conseiller, à la majorité des voix, le suicide au consultant². « Tullius Marcellinus... *attaqué d'une maladie longue et douloureuse, mais non incurable...* pensa à se donner la mort, et réunit, pour les consulter, plusieurs amis. Les uns, lâches et timides, lui donnaient le conseil qu'ils se seraient donné à eux-mêmes; d'autres, en vrais flatteurs, celui qu'ils supposaient que désirait Marcellinus. Mais un stoïcien, notre ami, homme supérieur, *homme courageux...*, lui parla tout autrement : « Ne te trouble pas,

1. Quibus non vivere durum, sed superfluum. (Senec., *Ep.* 23.)

2. V. une foule d'exemples de suicides discutés ou conseillés : la tante de Libon le conseille à son neveu (Senec., *Ep.* 70); la mère de Messaline à sa fille (Tacite, *Annal.*, XI, 37). — V. aussi la mort d'Atticus annoncée par lui à sa famille (Cornel. Nepos, *in Attic.*, cap. ult.); celle de Crémutius Cordus (Senec., *ad Marciam*, 22, 23); celle de Thraséa (Tacite, *Annal.*, XVI, 26); celle du rhéteur Albutius Silus qui harangue le peuple et lui expose les motifs de son suicide (Suet., *de Rhet.*, 6); celle de Cocceius Nerva que Tibère veut en vain détourner de sa résolution (Tacite, *Annal.*, VI, 26); d'autres faits semblables dans Pline le Jeune, *Ep.* I, 12; VI, 24.

Marcellinus, comme s'il s'agissait d'une question importante. Vivre est-il une si grande affaire? *les esclaves, les animaux vivent aussi*. La grande affaire est de mourir avec sagesse et avec courage. N'y a-t-il pas assez longtemps que tu vis? La nourriture, le sommeil, le plaisir des sens, n'est-ce pas toujours le même cercle? On peut vouloir mourir, non-seulement par raison, par courage, par lassitude de la souffrance, mais encore par ennui... » Le philosophe ne s'en tint pas là : comme les esclaves de Marcellinus hésitaient à servir son dessein, il les rassura en leur disant que rien ne pouvait être à craindre pour les esclaves, quand la mort de leur maître avait évidemment été volontaire; qu'il y avait au contraire un crime égal à donner la mort à son maître ou à l'empêcher de se la donner...¹ » Tels étaient les conseils amicaux et le facile courage de la philosophie antique.

Montesquieu loue cette facilité du suicide : « Il est certain, dit-il, que les hommes sont devenus moins libres et moins courageux depuis qu'ils ne savent plus, par cette puissance qu'ils prenaient sur eux-mêmes, échapper à toute autre puissance. » Quoi ! on fut donc bien libre sous Tibère? bien courageux sous Néron? Car ce siècle fut de tous le plus fécond en suicides. Mais Montesquieu n'admire-t-il pas aussi les lois conjugales d'Auguste, que leur seule impuissance suffit pour condamner? Mais ailleurs ne semble-t-il pas regretter même les combats de gladiateurs²? Sans passion, mais pour être piquant, il aime à relever

1. Senec., *Ep.* 77.

2. « Depuis l'établissement du christianisme, les combats devinrent rares. Constantin défendit d'en donner; ils furent entièrement abolis sous Honorius, comme il paraît par Théodoret et Othon de Frisingue. Les Romains ne retinrent de leurs anciens spectacles que ce qui pouvait affaiblir les courages et servir d'attraits à la volupté. » Montesq., *Gravil. et décad. des Romains*, chap. XVII, note 2.

l'antiquité idolâtre aux dépens de la nouveauté chrétienne : fin chercheur de la vérité, moins sérieux quelquefois lorsqu'il semble l'être davantage; préférant trop souvent à la droite voie du bon sens la voie oblique d'une dialectique raffinée; tenant à être logique plus qu'à être vrai, à être original plus que logique, et par-dessus tout à être ingénieux. De son temps, le paradoxe et la nouveauté avaient leur prix; aujourd'hui, qui n'est rassasié du paradoxe? pour qui la nouveauté n'a-t-elle pas vieilli? Le paradoxe est devenu lieu commun, et le lieu commun à son tour devient paradoxe; l'originalité serait aujourd'hui de suivre les routes battues; la hardiesse consisterait à être simple, et le plus rare paradoxe serait de n'en faire aucun.

Pour en finir, — le suicide, proscrit autrefois par une antique et religieuse tradition, condamné par un Pythagore¹, un Platon², un Aristote³; maudit par les poètes, plus philosophes à cet égard que les philosophes⁴; puni par la loi pontificale des Romains, qui refusait la sépulture à celui qui s'était donné la mort : le suicide était devenu pourtant le dernier mot de l'antiquité, le seul emploi qui restât de l'énergie humaine incapable de tout autre courage, le seul remède que la philosophie sût proposer à

1. « Pythagore nous défend de quitter notre poste sans l'ordre du général, c'est-à-dire de Dieu. » Cic., *de Senect.*, 73. — V. aussi Athénée, IV.

2. Platon, *in Phaedone*, d'après la doctrine d'Éleusis. Libanius, *de Vit. suâ*, 2.

3. Cic., *in Frag. pro Scauro, circa princip.* Arist., *Ethic.*, V, 45. — Brutus dit aussi qu'il a longtemps jugé la mort de Caton indigne d'un tel homme et entachée d'irrévérence envers les dieux. Plutarq., *in Bruto*. — « Et tibi, Publi, et piis omnibus retinendus est animus in custodia corporis, nec injussu ejus à quo ille est vobis datus, ex hominum vitâ migrandum est. » (Cic., *de Rep.*, VI; *in Somnio Scip.*) — Sénèque lui-même convient que plusieurs philosophes estiment coupable celui qui est son propre meurtrier. *Ep.* 70.

4. Servius, *in Æneid.*, XII, v. 603. — V. ces magnifiques vers de Virgile où l'anathème, prononcé contre le suicide dans l'intérêt de la société, est

l'humanité désormais sans force, sans vertu, sans espérance. Tout est là, dans cette dernière, cette inévitable, cette dégradante conclusion.

Voilà où, à la suite de ces deux siècles de conquête, de ces cinquante ans de tyrannie, le genre humain en était venu. Aussi, lorsqu'il tourne ses regards vers lui-même, lorsque cette notion de l'humanité que l'unité romaine avait commencé à populariser apparaît dans les écrivains de ce temps, c'est le plus souvent pour plaindre et maudire l'humanité. Partout se retrouve la pensée de sa décrépitude et de son inévitable déclin; de cette jeunesse perdue, de cette force éteinte, de ce génie qui s'en va : partout l'homme s'abaisse devant cette loi envieuse dont parle le père de Sénèque, et en vertu de laquelle toute chose, arrivée au degré le plus haut, doit bien vite redescendre vers le plus bas¹; qui ne laisse, comme nous le lisons tout à l'heure dans l'historien Velléius, qu'une courte durée et pour ainsi dire un seul moment à tout génie et à toute

d'autant plus remarquable, que le poète, entraîné par les préjugés de son époque, trouve le suicide moralement excusable :

Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi lethum
Insontes peperere manu, vitamque perosi
Projecerunt animas. Quam vellent æthere in alto
Nunc et pauperiem et duros perferre labores!
Fata obstant, tristisque palus inamabilis unda
Alligat, et novis Styx interfusa coerces.

(*Æneid.*, VI.)

Les juriconsultes, depuis Tibère, annulaient le testament et faisaient tomber entre les mains du fisc les biens de celui qui, accusé ou coupable d'un crime, s'était donné la mort. Mais, suivant en cela l'opinion des philosophes, ils ne modifiaient, en rien la loi de succession pour celui qui s'était tué par dégoût, par ennui, par impatience des maladies, par honte de ses dettes. Paul., *Digeste*, 45, § 2, *de Jure fisci* (XLIX, 14).

1. . . . Cujus maligna perpetuaque in omnibus rebus lex est, ut ad summum perducta rursus ad infimum, velocius quidem quam ascenderant, relabantur. (Senec., *Controv.*, I, *præf.* 7.)

gloire. Cicéron laissait déjà entrevoir cette pensée¹; et Virgile nous a montré cette lutte inégale et désespérée que l'homme soutient contre la fatalité toujours prête à l'entraîner, comme un rameur qui a lutté un moment contre le fleuve, et qui, dès l'instant où il se lasse, est repoussé bien vite au delà du point d'où il était parti. Lucain ne parle pas autrement². Pline enfin, avec sa misanthropie ordinaire, retrouve jusque dans la nature physique les traces de cette décadence si évidente dans la nature morale. « La taille de l'homme, dit-il, va décroissant chaque jour, les fils sont rarement plus grands que leur père. La

1. « Le génie oratoire s'est élevé du point le plus bas et est arrivé au plus haut, en telle sorte qu'aujourd'hui il semble, selon la loi universelle de la nature, déjà commencer à vieillir et n'être pas loin du jour où il disparaîtra. » *Tuscul.*, II, 2. — A Cicéron ajoutez son contemporain Labérius :

Summum ad gradum cum claritatis veneris
Consistes ægrè, et, citius quam ascendes, decides.

(Lab., apud Macrobe, II, 7.)

2. Invida fatorum series, summisque negatum
Stare diu.....

(*Phars.*, I, 70.)

In se magna ruunt : lætis hunc numina rebus
Crescendi posuere modum.

(*Ibid.*, 81.)

Et Sénèque : « Lorsqu'il n'y a plus de progrès, la chute n'est pas éloignée. La maturité annonce l'approche du déclin. Lorsqu'on cesse de croître, la fin approche » (appetit finis ubi incrementa consumpta sunt). *Ad Helv.*, 23.

Sénèque reconnaissait aussi dans l'histoire romaine ce double période de croissance et de déclin : il plaçait « l'enfance de Rome sous Romulus, qui l'avait comme enfantée et comme élevée; son adolescence, sous les autres rois qui lui avaient donné son accroissement, ses lois, ses traditions; sous Tarquin, devenue plus mûre, elle avait rejeté la servitude... Et après la fin de sa guerre punique, qui fut comme son initiation à la vie virile, elle entra dans sa période de jeunesse... Mais plus tard, après avoir vaincu tant de rois et tant de nations, n'ayant plus matière à guerroyer, elle fit de ses forces un déplorable usage, et les tourna contre elle-même : ce fut là le commencement de sa vieillesse. Et, lorsque déchirée par les guerres civiles, elle retomba sous le gouvernement d'un seul, ne semble-t-il pas qu'elle revenait alors comme à une seconde enfance? Dans sa décrépitude, incapable de se

sève vitale diminue, le monde se dessèche, à mesure que s'approche le feu qui doit un jour détruire notre globe¹. »

Ainsi, tous ne parlent de l'humanité et ne parlent en son nom, que pour la plaindre et pour gémir. Le genre humain n'a conscience de lui-même que pour se désespérer et maudire ses dieux.

Il est cependant deux grands faits que nous avons jusqu'ici laissés de côté : l'un, il est vrai, accessoire quoique important ; l'autre, qui contenait en lui-même toutes les destinées des siècles suivants et toutes les destinées futures du genre humain ; deux doctrines, l'une qui revêtait une forme nouvelle, l'autre qui, née depuis quelques jours, ne tenait pas encore une grande place dans le monde : la philosophie stoïque et le christianisme. C'étaient les espérances de l'avenir que les siècles suivants virent se développer, mais dont le germe fructifiait déjà au temps de Néron.

Cette coïncidence entre la subite apparition de la lumière chrétienne et le réveil encore incomplet de la philosophie, les rapports de doctrine et d'idées que nous allons remarquer entre l'une et l'autre, comment les expliquerons-nous ?

Le christianisme n'aurait-il été dans un autre coin du

soutenir, elle avait besoin de chercher un appui dans ceux qui gouvernaient. » Senec., apud Lactan., *Div. Instit.*, VII, 15. La même idée dans Florus I, *proem.*

Celse, le médecin, applique la même donnée philosophique à la santé humaine : « Lorsqu'un homme a trop d'apparence, d'embonpoint, de couleur, il doit tenir sa santé pour suspecte. Comme elle ne peut rester la même et qu'elle ne saurait plus faire de progrès, presque toujours elle doit reculer comme par une chute fatale. » Celse, *de Medic.*, II, 2.

1. In plenum autem cuncto mortalium generi minorem in dies fieri (mensuram hominis), propemodum observatur : rarosque patribus proceriores, consumente ubertatem seminum exustione, in cujus vices nunc vergat ævum. (Pline, *Hist. nat.*, VII, 46.)

monde, et avec un point de départ différent, que la répétition d'un mouvement commun à toute l'humanité, que l'imitation ou la conséquence d'un soulèvement dont la philosophie eût donné le signal ? Ou, au contraire, la philosophie profondément endormie a-t-elle ressenti dans son sommeil la secousse du mouvement chrétien, et, comme un homme à demi-réveillé, a-t-elle commencé de marcher à cette lumière qu'elle ne faisait qu'entrevoir ? Les apôtres n'auraient-ils fait qu'appuyer sur la loi hébraïque une morale qu'ils empruntaient aux philosophes ? ou au contraire, les philosophes ont-ils mêlé à leurs propres conceptions quelques fragments de la doctrine des apôtres ? C'est une question que la fin de ce travail est destinée à éclaircir.